

ARMAND SALACROU

de l'Académie Goncourt

DANS LA SALLE DES PAS PERDUS

II

Les Amours

nrf

GALLIMARD

EN GUISE DE PRÉFACE

Après la lecture du premier volume de ces notes recopiées, Jacques Lemarchand m'adressa la lettre suivante :

Paris, 25 octobre 1973

Mon cher ami,

J'ai relu — et lu, — ce premier volume, dont vous aviez bien voulu me confier des chapitres. Cette lecture confirme et amplifie mes premières impressions. Je le dis dans ma note de lecture : c'est un livre pathétique. J'ai été plus sensible encore, lors de cette lecture en bloc, à ce qu'il y a dans ces pages d'inquiétude et d'appel. Ressusciter, pour des lecteurs qui savent « la suite », cette inquiétude de l'adolescence et de la jeunesse peut passer, sur le plan littéraire, pour une réussite. Pour moi c'est, aussi, autre chose : la marque même du vrai dans cette évocation de souvenirs, et d'un vrai que celui qui écrit n'a jamais perdu de vue, a demandé à ceux qu'il a connus ou simplement croisés, — et au nom de quoi il les a choisis ou rejetés.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien est importante et précieuse la présence constante de la personne de Lucienne. Elle est sans doute — même quand l'auteur ne semble pas le savoir, — la pierre de touche de ce « vrai » qui peut seul non le satisfaire pleinement, mais l'apaiser.

Et rien de tout cela n'empêchera des lecteurs de trouver ce livre drôle, ce qu'il est, méchant, ce qu'il n'est pas; remarquable en tout cas.

Je ne vous ai signalé qu'une erreur — page 71, je crois, du dernier chapitre. Le secrétaire de Dullin s'appelait non Darrasse, mais Charles Charras — que je connais bien.

Dites je vous prie ma très respectueuse amitié à Lucienne,

et croyez-moi votre ami

Jacques Lemarchand.

CHAPITRE PREMIER

La fête de Noël

Cette trop vaste Villa Maritime que j'essayai d'appri-voiser pendant les terribles défaillances de Lucienne, voilà déjà trois ans, — maintenant je l'habite et ce soir, 28 décembre, avec mes soixante-quatorze ans, je regarde encore, entre les deux fenêtres qui s'ouvrent sur la mer noire et froide, le plan en relief des glaciers de la Maladetta devant lesquels je suis retourné m'asseoir l'été dernier, le 9 août, dans l'ouverture du Port de Venasque à plus de 2 600 mètres, après une rude grimpée de quatre heures, heureux de saluer avec cette vaillance physique la nouvelle année qui passait dans ma vie.

Lucienne, avalant chaque nuit des drogues diverses pour calmer ses atroces maux de tête, attendit d'abord mon retour dans la grande maison vide, puis aussitôt elle attendit, avec quelle impatience! les fêtes de la fin d'année où toute la famille se réunirait autour d'elle.

Comptant les jours, affolée quand elle se sentait plus fatiguée que la veille; reprenant espoir si, le lendemain, la fatigue s'atténuait.

Enfin, ce fut Noël avec la maison pleine de jeunesse. Pendant trois jours, quatorze personnes à table. Un

bonheur tendre dont elle s'imprégnait pour qu'il l'accompagne durant l'année qu'elle aurait encore à vivre. Avant l'arrivée des enfants, les derniers jours, afin de tromper son attente, dans des bouffées très courtes d'allégresse, Lucienne incrusta dans toutes les ferrures extérieures des portes et à l'intérieur, dans tous les recoins de la maison, des rameaux de houx à boules rouges. Elle enfila des fleurs dans tous les vases, sur tous les meubles, et fit installer, dans la grande entrée, un haut et fort sapin, avec autour de toutes les branches des colliers de lumière électrique dont les couleurs changeaient, puis s'éteignaient et se rallumaient grâce à une mystérieuse petite boîte noire offerte par la science d'aujourd'hui aux sorciers d'autrefois.

Lucienne ne pouvant plus souffrir ni valet de chambre ni cuisinière depuis qu'elle reste vingt-cinq jours sur trente au fond de son lit, aidée de sa sœur et de la femme du concierge elle fit poser, sur la table agrandie de ses rallonges, la plus belle nappe brodée, le plus beau service de porcelaine dorée et l'étincelante verrerie ramenée autrefois de Prague, en guise de droits d'auteur.

Alors, la Fête commença.

Comme dans une comédie vénitienne, apparut d'abord le défilé des marchands pêcheurs amenant d'immenses plateaux de fruits de mer, avec des langoustines rouges couchées sur les huîtres vertes et les crabes dorés, suivis de cuisiniers présentant sur les plats d'argent de mes parents des dindes déjà découpées entourées de leurs marrons, enfin deux petits pâtisseries apportèrent des pâtés, des glaces et des tartes. Le champagne doré pétillait avec la fraîcheur de la cave et Lucienne fit allumer les bougies étroites et longues comme des crayons qui se dressaient le long de la table, entre les

verres miroitants. Le bonheur soutenait son désir de vivre, encore une journée, comme une femme bien portante. En face de moi, à l'autre bout de la table, elle triomphait, mais à la manière de la chèvre de M. Seguin, dans le crépuscule de l'aube. Le cœur serré, je sentais sa joie déchirée : était-ce pour la dernière fois qu'elle les tenait tous autour d'elle dans le bonheur d'une fête qui nous réunissait, non pas pour un réveillon de minuit impossible, mais pour un déjeuner frémissant dans lequel elle s'attardait et qu'elle eût voulu sans fin.

La veille, les petits et les grands étaient allés se coucher très tôt dans toutes les pièces de la bâtisse. Alors, seuls, Lucienne et moi, nous accrochâmes aux branches du sapin les cadeaux, les paquets, les enveloppes et les surprises.

Puis Lucienne s'allongea sur son lit devant la mer disparue dans la nuit et je me couchai au fond de l'immense pièce qui donne à la fois sur sa chambre, et à gauche sur la serre pleine de mimosas en fleur, et à droite sur l'entrée où l'arbre de Noël, avec l'inquiétante obstination de certaines mécaniques, continuait d'allumer, d'éteindre et de rallumer toutes ses lumières devenues inutiles dans le silence de la maison endormie.

Tout à coup, je fus réveillé par des cris, des hurlements, des rires, des piétinements joyeux. Déjà le commencement de la nouvelle journée ? Mais je me sentais encore las. Je n'eus pas envie de me mêler à cette explosion de bonheur. Qu'ils soient heureux loin de moi, sans moi. Vieux chef solitaire qui se réjouit d'avoir conduit tous les siens à la fête, apaisé, j'essaierai de dormir encore un peu.

Le matin, vers neuf heures, Lucienne entra dans ma chambre :

« Avez-vous entendu le vacarme à minuit?

— A minuit?!

— Non? Il est vrai que c'est l'heure de votre profond sommeil...

— Qui les a réveillés à minuit?

— Je n'en sais rien, mais ils étaient tous là et la joie de tous ces êtres auxquels je suis tant attachée fut une fête éclatante... venez voir... »

Autour du sapin qui continuait sa farandole de couleurs changeantes, c'était le Forum après le passage des Normands, les restes d'une joie barbare, un amoncellement de boîtes brisées, de papiers griffés, d'enveloppes déchirées, de paquets le ventre ouvert, une explosion maintenant figée sur les décombres.

« J'ai été heureuse au-delà de mes espoirs... »

*

Avant cette fête de Noël, ma décision était prise, en accord avec Jacques Lemarchand et Raymond Queneau, de publier trois mois plus tard, en mars 74, le premier volume de mes notes *Dans la salle des pas perdus*, ces salles d'attente des gares sans destination et des tribunaux aux juges inconnus. Ensuite, pour le deuxième volume, je n'aurais plus qu'à recopier mes cahiers de 1934 à 1939 pour rattraper le début de la guerre amorcé dans le tome I^{er}.

Mais la lecture et la relecture de ces notes m'accablèrent. Bien sûr, tout était là : le triomphe des affaires, les succès de théâtre, les belles dames du monde et de Paris, mes lassitudes au fond de ce brouhaha que Lucienne détestait — mais était là, aussi, l'histoire de cette histoire qui n'est pas une histoire d'amour, mais une histoire encore plus hésitante et dérisoire

que celles que nous ont contées tous les Benjamin Constant des journaux intimes.

Je m'en croyais délivré et les pages écrites au jour le jour m'ont sauté à la gorge avec une telle violence que ma souffrance d'autrefois m'a, à nouveau, enflammé — et son absurdité ricanante m'a désespéré. Comment un homme, qui pendant un temps eut tous les pouvoirs que donnent l'argent, la célébrité et le dédain des réussites, peut-il s'empêtrer dans une aventure sans issue raisonnable, sans signification même, s'obstinant à suivre une femme qu'il méprisait, tout en retenant près de lui, abattue par l'inquiétude et le chagrin, une femme qu'il admirait? Je fus délivré de cette tornade, inhumaine comme tous les cataclysmes, juste avant la guerre, grâce à l'amour inébranlable de Lucienne.

Mais en suis-je délivré? Ne suis-je pas encore englué dans tous ces souvenirs que je croyais endormis avec leur nature de souvenirs et qui viennent de me sauter au visage, comme des vipères toujours vivantes, entre les pages de mes cahiers?

Obsession qui m'a mené au cœur de la sottise d'un homme attrapé par une idée fixe, une idée fixe aussi idiote qu'un entêtement qui vous entraîne à répéter : « Je veux que deux et deux fassent cinq », surtout lorsque la muse qui vous regarde est une jeune femme d'une grande beauté, ne s'intéressant pas du tout aux mathématiques, et toute prête à accepter, pour avoir la paix, que deux et deux fassent trois, et même quatre si vous le désirez.

Aurai-je la force, aujourd'hui, de raconter cette extravagance pour une femme un peu bête, mais si belle, et qui n'en demandait pas tant? Elle aimait le calme, la douceur et la gentillesse. Je voulais du feu.

En relisant ces pages qui emplissent deux gros cahiers, j'ai eu pitié de moi. Aurai-je le courage de les recopier, — et même le temps, car le temps m'est désormais mesuré et je veux arriver vite à la guerre, à l'Occupation, à la Libération, trois moments où il fut exaltant d'être un homme, dans une fraternité inattendue qui dissipait l'angoisse de vivre.

Je lisais et relisais ces deux gros cahiers où mes allers et retours et mes chutes ont été enfermés au temps où Camille fêtait ses dix ans, où Laurence venait de naître, et c'est la tête encombrée du beau visage de Line et de mon désespoir d'autrefois que je regardais maintenant toute la famille réunie devant les bûches de Noël couvertes de chocolat.

Camille, entourée de ses trois enfants, avec le souvenir de son mari, docteur en pharmacie, mort tragiquement, à trente-neuf ans, allant en voiture, avec sa famille, à Luchon pour escalader, lui aussi, par-dessus les glaciers, les rochers de la Maladetta. Mort en dix minutes, sur les bords d'une route de Touraine, d'un infarctus, se tordant de souffrance dans l'herbe du fossé, devant les trois gosses immobiles et terrifiés. « Mes pauvres enfants... », put dire le père à la dernière seconde de sa vie. Le dernier-né, François, alors âgé de cinq ans, regardait, sans bien comprendre, mourir son père qui avait les mains sales, ayant tripoté le moteur quelques instants auparavant.

Pendant des années, François refusa de se laver les mains, et c'est la violence de ses colères quand on exigeait qu'il eût les mains propres à table qui me mit sur la piste de ce complexe affectif. Il refusait aussi de visiter les églises, car de la fenêtre d'une maison où il devait attendre la fin de l'enterrement, il avait vu dis-

paraître le corps de son père dans l'une d'entre elles sur la place de l'Église de ce petit village dont nous répétions le nom avec effroi : ce village de hasard, décor de ce drame, s'appelle *Sainte-Maure*.

Aujourd'hui, autour de la table joyeuse, c'est un grand garçon d'un mètre quatre-vingts, qui vient de passer son bachot et étudie je ne sais quelle science dans une de ces universités où l'étudiant du Quartier latin de 1917 se perd un peu.

Son frère aîné sort avec le diplôme de Sciences Po, après avoir épousé une charmante jeune fille qui prépare je ne sais quelle maîtrise d'études économiques. Leur sœur, rescapée d'une toxicose à l'âge de dix mois, prépare une licence de psychologie et semble croire que la psychologie est une science exacte. Elle a épousé un étudiant en médecine qui, en quatrième année, a lu plus de livres qu'il n'a vu de malades : « Nous sommes trop nombreux dans un hôpital trop petit. »

La mort du mari de Camille m'ôta d'un coup la joie d'être grand-père. Je devais renoncer aux indulgences et aux blagues enfantines. J'étais devenu le père de mes petits-enfants.

Autour de la table, en face de Camille, sa sœur Laurence, de qui je fus si proche dans sa prime jeunesse, a passé une licence d'anglais et le diplôme de russe aux « Langues O ». « Mais les "Langues O", c'est Berlitz School », me dit-elle; alors elle passa en Sorbonne une licence d'enseignement du russe. Maintenant, elle étudie le slavon et, au C.N.R.S., elle prépare une thèse de doctorat sur les crises mystiques au Moyen Age en Sibérie. Mais surtout, elle écrit de ravissants contes d'enfants. Elle les écrit pour ses enfants, n'aimant pas toujours ceux qu'on offre dans les librairies. Son mari

enseigne les mathématiques modernes à des étudiants dans je ne sais quel cagibi niché sous les toits de la Sorbonne. Leurs deux enfants, qui liquident en ce moment les plats de gâteaux qui traînent encore sur la table, sont les derniers-nés de la famille : l'un, grand costaud tendre, est en quatrième et l'autre, une charmante rousse, certainement la plus équilibrée et la plus courageuse devant la vie de toute la famille, saute les classes comme on joue à saute-mouton, tout en raflant les premières places. « J'ai quand même des difficultés, me dit-elle, surtout avec les patins à glace et ma guitare. »

Ce remue-ménage joyeux éclipsa pendant trois jours notre solitude inquiète et le quatrième jour, au fil des heures, les uns après les autres, tous s'en allèrent.

Restés seuls, Lucienne me parla de mon travail, qui fut aussi une des grandes aventures de sa vie. Ce soir, dans son désarroi, elle essayait de s'y raccrocher. Je lui dis mon désir de ne pas suivre l'ordre chronologique de mes notes et de garder l'« histoire de Line » pour plus tard.

« Elle n'était pas méchante, mais comme j'ai souffert ! Elle aussi vous avez dû la faire souffrir. Un peu, car je ne crois pas qu'elle fût douée ni pour la souffrance, ni pour l'amour. Elle vous aura aimé selon ses moyens. En ce moment, je me souviens encore du jour où je l'ai rencontrée par hasard, sans qu'elle me vît. C'était sur le chemin du logis que je vous avais loué pour que, loin de moi, vous puissiez “ travailler ” tranquille. Naturellement, elle allait vous retrouver, et je fus indignée par son calme. Elle marchait sans souci comme si elle allait à un rendez-vous de coiffeur. Moi, allant vous retrouver, j'aurais couru, couru, et mes

talons n'auraient pas touché terre, et je serais tombée dans vos bras hors d'haleine... Oui, j'ai beaucoup souffert; certaines heures furent intolérables, mais avant tout, je devais essayer de vous sauver.

— Et tu as gagné! Ce soir, dans le silence de la fête terminée, ne sommes-nous pas encore vieux et jeunes à la fois, l'un près de l'autre?

— Mes plus belles années disparues... Sans votre acharnement à vous perdre, comme nous aurions pu être heureux durant ces quatre années de réussites exceptionnelles où tout obéissait à vos désirs, les événements et les gens. Même ceux qui ne vous aimaient pas désiraient faire semblant d'être de vos amis... Pendant votre folie, tous les hommes m'entouraient avec une espérance que je ne voulais pas voir. Pour vous laisser libre à Paris, j'ai été me réfugier dans la solitude de Courval, notre chaumière perdue au milieu de la prairie, au-dessus des falaises de la Seine. Tous les soirs, pour ne pas m'écrouler, dînant seule, je m'habillais avec mes plus belles robes de Lanvin, je me faisais servir avec cérémonie. Ensuite je vous écrivais et j'allais enfin pleurer dans mon lit.

— N'est-ce pas cette folie qui nous aura permis de continuer notre aventure, et d'être, ce soir, toujours l'un près de l'autre? Au jour le jour, on ne comprend pas grand-chose. C'est dans la perspective d'une vie qui s'achève, dont le passé est immobilisé, que les événements qui apparurent incohérents au moment du passage, prennent leur véritable signification, — telles ces photos aériennes qui dévoilent des paysages invisibles au ras du sol.

— Encore maintenant, à plus de soixante-dix ans, des révoltes me bouleversent comme des accès de fièvre

quand m'envahit le souvenir de ce gâchis encore aussi vivant que la journée d'aujourd'hui. Je ne crois pas que j'étais jalouse. J'étais atterrée par votre désir de vous perdre.

— Les catastrophes réunissent les êtres plus étroitement que certaines douceurs de vivre. C'est peut-être cette folie de ma jeunesse qui nous a soudés l'un à l'autre.

— Non, c'est mon amour pour vous. Dès la première année de notre mariage, vous m'appeliez "ma bernique¹", du nom de cet étrange petit mollusque qui se colle sur un rocher, dont on ne peut le détacher qu'en le tuant.

— Tu sais que je me sens moins perdu dans ce qu'on appelle avec insouciance l'"inexplicable" que dans la "clarté cartésienne" comme disent les gens qui n'ont jamais lu Descartes. Eh bien, rappelle-toi mon extravagante aventure de Gibraltar!

Puisque j'étais normand, je me voulus marin et, en 1933, j'achetai un voilier de dix mètres à la flottaison, qui s'était paraît-il distingué dans l'« Avenue du Rhum » au temps de la prohibition américaine. Je le baptisai du nom d'un quartier du Havre, le *Frileuse*; et un matin, le *Frileuse* sortit du port du Havre pour rejoindre Marseille par Gibraltar. A la sortie du golfe de Gascogne, bien agité, après une relâche à Lisbonne, nous saluâmes avec une tristesse patriotique le paysage de Trafalgar — et nous mouillâmes, enfin délivrés de la houle, dans une mer bleue et calme en face de Gibraltar. Lucienne plongeait du bateau dans l'eau profonde, j'essayais de l'imiter, mais la profondeur de la mer me paralysait.

1. Je sais maintenant que cet animal s'appelle « bernicle ». Mais pour nous, il s'appellera toujours « bernique ».

Moi, le futur montagnard, j'avais le vertige. Des contrebandiers venaient en barque nous vendre des cigares et nous offrir des dentelles.

Un matin, Lucienne alla aux provisions à Gibraltar, pendant que je dormais à bord, et Pierre, notre matelot, revint avec le youyou. Réveillé, je me fis conduire à mon tour au quai. J'avais étudié le plan de la ville, et arrivé dans une grande rue, j'interpelle un passant : « Est-ce bien la Main Street? — No Señor, la Calle Reale. » J'allais méditer sur la permanence espagnole dans la citadelle impériale quand j'aperçus au loin une fille ravissante. Était-elle anglaise ou andalouse? Je laissai sur place mon nationaliste revendicateur, et essayai de rattraper la lointaine passante. Je la suivais sans trop me montrer. Enfin, elle entra dans une boutique. C'était une charcuterie. J'entrai aussi. J'achèterais un saucisson pour le ravitaillement du *Frileuse*, voilà tout. Alors, la ravissante personne se retourna en éclatant de rire! C'était Lucienne!

« J'avais remarqué votre manège depuis l'entrée de la Calle Reale; et je sais que vous ne reconnaissez jamais personne, mais à ce point! » Les clients de la charcuterie et la charcutière espagnole auraient bien voulu comprendre. Lucienne riait toujours et je n'avais pas l'air très malin.

« N'y a-t-il pas des apparences d'infidélité qui montrent une profonde fidélité... Et ce soir, puisque nous parlons de cette aventure comique dans le silence de la fête terminée, serais-tu jalouse si tu renaissais à l'âge de vingt ans et que je me jette à tes pieds avec mes vieilles jambes? Et pourquoi n'aimerais-je pas aujourd'hui une fille de vingt ans qui te ressemblerait, qui serait à son tour celle que tu as été?

ARMAND SALACROU

Les Amours

Le premier volume des Mémoires d'Armand Salacrou avait déjà montré l'incroyable variété des mondes qui l'habitent, des milieux auxquels il a apporté sa marque, son imagination. Cette fois, tandis que coulent les années de 1927 à 1940, Salacrou se montre dans la maturité de sa création théâtrale, mais il est aussi l'homme qui révolutionne la publicité, l'original qui dirige en Normandie la construction d'une maison aussi folle que délicieuse. Et puis, comme le titre l'indique, les amours, ou plus simplement l'Amour va colorer cette saison de ses douceurs, de ses fureurs, de ses orages.

Au passage, pris sur le vif, de nombreux personnages du théâtre, des arts, de la presse, de la politique : Alice Cocéa, Marcel Achard, Steve Passeur, Louis Jouvet, Jacques Copeau, Louis Ducreux, André Roussin, Charles Dullin, André Masson, J.-L. Barrault, Robert et Youki Desnos, Caillaux, Pierre Laval, Jean Zay, Pierre Mendès France, Arletty...

1939 permet enfin à l'auteur une fresque féroce et burlesque, montrant l'incohérence tragique du gouvernement, quand il s'agit de la propagande, ou même des armées. Un simple exemple : le président du Conseil, Daladier, croit que Salacrou est directeur de la Radio, alors qu'il n'en est rien. Pendant ce temps, le héros de ses Mémoires achète des galons de caporal-chef aux Nouvelles Galeries de Rennes, ce qui lui vaut d'être à moitié lynché par des matrones qui le prennent pour un espion.

